

Être un enfant dans cet autre pays

Vroum, boum, scratch, aïe...

Le lointain soleil qui se lève à peine sur un pays qui m'est encore inconnu, dévoile peu à peu, mon fragile corps d'enfant.

Je suis là, couché dans les hautes herbes, profondément endormi. Autour de moi les premières lueurs du jour font danser les nuages et chanter les oiseaux. Réveillé par un coup reçu dans le ventre, je me redresse. Un homme barbu se tient bien droit devant moi. Il commence à me parler. Mon air de petit garçon étonné doit lui paraître bien stupide ; c'est vrai, je ne comprends pas ce qu'il me dit et cela semble l'énerver. Il se met à me hurler dessus. Il ne parle pas la même langue que moi.

Dans mon champs de vision, je ne vois ni mes parents, ni ma maison, ni rien qui ressemblerait de près ou de loin à mon quartier. Cet homme que j'ai oublié un bref instant, m'attrape violemment le bras. Encore à moitié endormi, je reste muet. Il continue de crier pendant un temps, puis enfin se tait.

Il me secoue encore un peu, puis me balance par dessus son épaule et tandis que je pends mollement sur son dos, il marche d'un pas rapide.

Je me demande si je ne suis pas en train de rêver. Pourtant, tout me semble si réel, la sensation du sang qui afflue dans mon cerveau, le paysage, l'homme... tout...

Je me pince, ça me fait mal.

L'homme marche toujours. D'un coup d'œil, je regarde comment je suis habillé, je suis content de constater que je porte un jean, un simple T-shirt à manches longues et des baskets qui semblent neuves.

Maintenant, nous sommes arrivés près d'un grand bâtiment. Il me pose au sol et me regarde droit dans le yeux comme pour dire « tiens toi bien, je t'ai à l'œil ». J'acquiesce silencieusement, il n'y a plus rien d'autre que je sache faire. Un autre homme arrive, il remonte les manches de mon T-shirt comme à la recherche d'une marque quelconque ou d'un tatouage peut-être, mais ne trouve rien. Les deux hommes parlent à voix basse, en me jetant de furtifs regards. Je sais qu'ils parlent de moi, mais je fais mine de rien et en profite pour observer l'intérieur du bâtiment que j'entrevois par la porte ouverte.

A droite, à gauche, devant, au fond, partout une centaine d'enfants sont assis dans un silence pesant. Ils ont des bouts de tissus entre les mains. Que font-ils ? Pourquoi ne sont-t-ils pas à l'école ? Ils semblent tous avoir mon âge. Il y a des filles, des garçons. Et d'habitude, les filles et les garçons de mon âge vont à l'école...

Je croise rapidement leurs regards, leurs yeux sont froids comme la glace, froids comme la mort, ils n'ont pas l'air heureux.

Je pense à la cour de récréation de mon école, les rires, les sourires, les blagues et camaraderies qui rythment mon quotidien semblent ici absents. Je suis encore étonné par cette vision lorsque l'homme que je surnomme « la brute », celui m'a arraché à mes songes d'enfant pour m'emmener dans ce lieu, me secoue de nouveau. Visiblement, il a compris que je ne parle pas sa langue et ne gaspille plus sa salive à me crier dessus.

Il me prend gentiment la main, si tendrement que j'ai du mal à croire qu'il s'agit bien de la même personne. Il me conduit jusqu'à une table où est assise une maigre fille qui ne paraît pas avoir plus de six ans. Elle tousse, elle tremble, elle n'a pas l'air heureuse, ni en bonne santé, pourtant quand elle croise mon regard, elle sourit. La brute saisit la fillette par les cheveux pour qu'elle se lève. Il lui donne un ordre et ses yeux s'emplissent de larmes.

Je voudrais la prendre dans mes bras, mais ce méchant homme me pousse sur un petit tabouret. Sous la contrainte, je m'assois et regarde tristement la petite fille quitter la pièce, d'un pas lourd. L'homme me fixe sévèrement. Puis il s'en va, me laissant ici, avec tous ces enfants qui répètent machinalement les mêmes gestes, gestes que je ne connais pas encore. La fille à côté de moi, qui doit avoir entre dix et douze ans, me toise. Elle a de grands yeux bruns qui rient sans arrêt, elle semble pleine de vie, pourtant ses traits sont durs et fatigués.

Ayant vérifiée que personne ne la surveille, elle se lève :

- loli, annonce-t-elle en se pointant du doigt.

- Moi Marius, dis-je en reproduisant son signe de la main.

Elle a l'air si gentille. Elle approche son tabouret du mien et reprend son travail plus lentement, je l'observe, elle me montre ce que je dois faire et je fais comme elle. Nous appliquons, un morceau de bois sur le tissu et nous coupons tout autour. Il faut être précis et soigné pour toujours faire la même forme. Malheureusement, cela ne laisse pas beaucoup de place à mon imagination débordante.

Je remarque qu'elle a un drôle de tatouage sur le bras. C'est un soleil barré d'une flèche. Peut-être va-t-on me faire le même ?

La nuit est tombée depuis assez longtemps, quand un inconnu vient nous voir avec d'autres enfants... Peut-être ceux qui étaient à l'école ? Ils ont tous l'air aussi fatigués que nous. Cet autre homme désigne une cinquantaine d'enfants dont moi et nous fait signe de le suivre. Il crie sur les nouveaux arrivants, ils vont tous prendre nos places, ils savent ce qu'ils doivent faire.

- Vont-ils travailler toute la nuit?

Je viens de prononcer ma première phrase depuis mon réveil dans ce lieu inconnu.

Elle hoche la tête. A-t-elle compris ce que je viens de lui dire ? Je ne sais pas. Peut-être est-elle trop timide pour répondre ou peut-être qu'une loi interdisant l'usage de la parole ne m'a pas encore été présentée ?

Chez moi, les enfants se couchent tôt pour être en forme pour aller à l'école le matin, ici tout est différent. Bien en rang, nous quittons le bâtiment dans un silence rythmé par nos bruits de pas. Une fois de plus, je marche sans savoir où je vais. Je ne suis pas vraiment inquiet, les autres ne le sont pas, pourquoi le serais-je ?

Nous marchons ainsi dans le silence, guidé par un grand homme, pendant longtemps, trop longtemps pour que mes jambes ne le supportent. Je ne suis qu'un enfant, comment peut-on imposer ça à un enfant ?

Au bout d'un sentier de terre que je croyais sans fin, nous arrivons à ce qui doit être notre destination puisque là, les enfants se dispersent. Me laissant seul, face à ce qui semble être « une décharge ». De tous les côtés, des enfants et même des adultes fouillent les détritiques à la lueur d'un petit feu qu'ils ont allumé tout près d'eux. Plus loin, les femmes s'occupent des plus petits.

Les larmes me montent aux yeux. Je suis perdu, je suis seul dans un monde inconnu. Ma maman me manque, mon papa aussi. Je veux rentrer chez moi, je veux qu'on me sorte de ce cauchemar !

Mes jambes tremblent, je m'assois, me mets en boule et roule par terre. Je veux retrouver ma vie d'avant avec mes parents, mon école, mes amis... Cette autre vie m'a donné mal aux mains à force de travailler toute la journée, mal aux jambes à cause des longs trajets à pied, mal au cœur de voir ces jeunes enfants travailler sans rire. L'angoisse s'empare de tout mon corps, prenant le dessus sur la raison. Une boule de plomb s'est formée dans ma gorge et descend dans mon ventre creux, je ne contrôle plus rien. Cette fois, les larmes coulent à flot, mes joues sont un fleuve de désespoir dont je suis la source.

Autour de moi, les gens continuent de s'activer, de vivre leur vie. Personne ne me prête la moindre attention. Je suffoque. L'air me manque, ici il sent mauvais. J'inspire profondément malgré l'odeur en cherchant par la même occasion à me calmer et à relativiser. Mais je ne trouve rien de positif à ma situation. J'ai mal partout, le sol est dur comme la vie dans ce pays. Je suis surtout fatigué. Une journée comme celle là, je n'en avais jamais connu avant aujourd'hui. Je finis par sombrer dans un sommeil plus vital qu'agréable. Cette nuit n'a rien de favorable aux songes d'enfant qui pourtant auraient été d'un réconfort inouï face à ce monde cruel.

Soudain, Je suis réveillé par une tape sur l'épaule. C'est avec mes yeux bouffis que je croise le regard d'un homme qui sait mieux que moi ce que je dois faire. Il me soulève d'une main et me donne de l'autre une espèce de galette de riz compact que je dévore. Puis, il me fait signe de le suivre. Nous marchons silencieusement pendant longtemps, il s'agit du même trajet qui, la veille, m'avait conduit à cette « poubelle ».

Je sais maintenant que cet endroit s'appelle : « bidonville », mais à ce moment là je trouvais que cela ressemblait à des poubelles géantes.

L'homme est assez âgé, il est froid et fermé mais je vois dans ses yeux quelque chose de bon, quelque chose qui me redonner espoir.

Le sentier de terre touchant à sa fin, je me retrouve de nouveau face à ce bâtiment, cette usine où de nombreux enfants sont chargés de couper du tissu, de coudre de leurs mains les vêtements que d'autres enfants plus chanceux, pourront acheter puis porter. Tant de cruauté et d'injustice me donne la nausée. Je découvre un monde que ma sensible âme d'enfant ne peut supporter, celui des enfants enfermés, emprisonnés par le travail dans des conditions que je n'aurais jamais pu imaginer si je ne les voyais pas de mes propres yeux.

Dans un silence dénué de sentiment, nous entrons dans l'usine sous les ordres d'un homme au visage pâle, au regard vide comme s'il manquait terriblement d'amour. J'éprouve presque de l'empathie pour cet homme, peut-être n'a-t-il pas eu d'autre choix que de faire ce métier...Comment puis-je avoir de la pitié pour un homme qui ose gâcher l'enfance d'autant de pauvres filles et garçons, qui malheureusement n'ont pas choisi de vivre ainsi ? Ils ont sûrement des rêves, eux aussi, des rêves qui mériteraient d'être exaucés et non pas brisés en milliers d'éclats.

Chacun sait ce qu'il doit faire, et chacun le fait. Cependant, moi je suis toujours perdu. Où dois je m'asseoir ? Que dois-je faire ? L'homme qui nous a fait entrer fait maintenant sortir d'autres enfants. Vont-ils à l'école maintenant ? L'homme m'aperçoit et il comprend que je suis perdu. D'un simple geste de la main, il m'indique un tabouret, et pour ce qui est de ce que je dois faire, je n'ai qu'à me débrouiller. L'histoire d'hier se répète. Travail acharné, trajet vers la « poubelle » long et silencieux, mais contrairement à la veille, ce soir, les enfants ne se dispersent pas, l'homme qui nous a accompagné, aidé d'une femme, nous servent une gamelle. Je la mange sans rechigner. Bien que je ne puisse reconnaître aucun des ingrédients du plat, j'apprécie la sensation de satiété. Je finis par m'effondrer de fatigue.

Une grande main me ramasse, comme un papier jeté dans la nature. Elle me soulève jusqu'à ce que je croise le regard de son propriétaire. C'est le même homme qui m'avait conduit à l'usine le matin même, ses traits sont fatigués. Son regard est toujours bon, et ce soir, il semble encore plus

bienveillant comme adoucis par la lumière de la lune. Mais que signifie un regard dans un monde si violent et immoral que celui-ci. Probablement rien. Pourtant il perçoit ma détresse et me repose doucement à terre en disant :

-Petit, je vais t'aider, ne t'en fais pas.

Je le comprends ! Il parle ma langue avec un fort accent qui me fait sourire mais je le comprends, c'est le principal. Des milliers de questions se bousculent dans ma tête, voulant toutes être la première que je poserai :

-Vous parlez français ?

Je me déçois moi-même par le choix de cette question : inutile et résultat de mon angoisse grandissante.

Il me regarde, me sourit, puis chuchote :

-J'ai fait un tour en France il y a de cela plusieurs années, je connais bien la culture là bas...Il hésite un moment puis finit sa phrase, c'est très différent d'ici.

Ses mots sont sages et réfléchis. Il me conduit jusqu'à une petite cabane faite de grandes plaques de taule et de plastique. Là, il me fait asseoir par terre, me regarde toujours avec ce même regard bon.

-Petit, la vie ici est difficile, ne t'en fais pas je vais prendre soin de toi, mais sache que les autres enfants que tu croiseras n'ont pas cette chance. Appelle-moi Babu et ne pose pas trop de questions, c'est dangereux de poser des questions. »

Je hoche la tête. Il comprend que j'ai compris.

Cet homme qui m'a hébergé pour la nuit, me réveille alors qu'il fait encore noir. Il sait que je dois retourner travailler. Alors que moi-même je l'ignore. Ou peut-être qu'inconsciemment je ne veux pas y penser. Les jours précédents, me reviennent en mémoire comme un cauchemar, par fragments que j'essaie d'oublier.

Babu me tend une boulette qui comme la veille ressemble à du riz compact, que je dévore sans me poser la moindre question. Babu me sourit, je lui souris en retour. J'aime sourire, c'est dans ma nature, on me l'a souvent dit, pourtant ici, je ne suis pas heureux. Perdu dans mes rêveries, je parais endormi. Babu me donne une tape sur l'épaule.

- Oui ! dis-je sur un ton insolent, peut-être trop insolent puisqu'il est destiné au seul homme en qui je pense avoir confiance ici.

Inconsciemment, je lui ai répondu comme je répondais parfois à ma mère. D'ailleurs, elle ne supportait pas que j'emploie ce ton avec elle, mais ne me grondait jamais pour autant. Je suis le seul enfant qu'elle et mon père ont eut. Elle est malade, on n'en parle pas mais j'ai bien compris que je n'aurais jamais de petit frère, ni de petite sœur.

Le vieillard me regarde, il est amusé par le ton de ma réponse. N'a-t-il jamais eu d'enfant ? Il aurait fait un bon père.

- Nous partons petit, murmura-t-il de nouveau sérieux, en posant son accent sur chaque syllabe.

La journée des habitants de la « poubelles géantes » commence bien avant celle du soleil. Il fait encore nuit lorsque nous sortons et déjà ils s'activent. Babu marche de son éternel pas déterminé, je le suis avec difficulté. La terre est sèche, les arbres qui bordent le sentier paraissent morts à l'intérieur. Tout est si triste, même les oiseaux chantent le désespoir, les fleurs, elles semblent même avoir été supprimées du paysage.

Les fleurs ! C'est ce que je préfère, ma maman voulait souvent que je lui en cueille dans le jardin pour décorer la table. Je refusais toujours, pleurant que je ne voulait pas ôter la vie à ces innocentes et silencieuses beautés.

A l'horizon, des villages se dessinent dans le jour levant. Une pensée angoissante vient déranger notre petite expédition matinale. Que ferai-je sans cet homme ? De ce pays, je ne connais rien. Seul je serai déjà mort de faim, de soif et surtout de trouille ! Jamais je ne lui serai trop reconnaissant.

Le vieillard s'en va. Je suis de nouveau seul. Et je ne connais toujours rien sur ce pays, la langue qu'on y parle ou la culture locale. Tout se répète, chaque jour est identique au précédent. Comment supporter cette monotonie ? En plus de cette solitude. Moi je n'ai jamais été seul. Depuis ma naissance je suis l'attraction favorite de toute ma petite famille, oncles, tantes, papys, mamies sont toujours disponibles pour s'occuper de moi, les rares fois où mes parents ne le peuvent pas. Je sais que tous les enfants n'ont pas cette chance et je voudrais pouvoir la leur offrir.

Devant l'usine, les enfants ne se parlent pas. Ils ont toujours l'air triste et fatigués. J'aperçois loli, un peu plus loin. Je me dirige vers elle. J'aimerais la prendre dans mes bras, elle a l'air à la fois si fragile et si forte. Je ne sais pas comment me comporter avec elle. Je ne sais pas comment on fait connaissance ici. Je suis tout près d'elle, je vois ces grands yeux bruns, ils sont humides.

Elle pleure ! Presque par réflexe, je prends sa main, elle semble surprise mais ne se dégage pas pour autant. Elle regarde au loin, je lis un profond désir d'évasion dans ses yeux. Elle pousse un long soupir, serre plus fort ma main avant de la lâcher. J'aurai aimé que ce moment dure toujours. Je suis bien avec elle, elle semble bien avec moi.

Sauf que moi je ne veux pas rester ici ! Je ne fais pas partie de ce décor !

Au fait, pourquoi et comment suis-je arrivé ici ?

Toutes mes anciennes questions envahissent de nouveau mon esprit.

J'essaie de remonter le fil de mes souvenirs... Avant d'arriver dans ce cauchemar... Je détaille ma tenue: T-shirt d'une marque connue, un jean banal...bien que je sois le seul à en porter ici.

Ah mes tennis ! Je me souviens comme je les désirais dans la vitrine de ce magasin, dans le centre ville, tout près de mon école, là où j'habite. Maman ne voulait pas me les acheter mais mon père a fini par la faire céder avec un argument de poids... Je cherche dans ma mémoire pour trouver ce que mon père a dit à cet instant...

Je me concentre... Il a dit... « Ces chaussures seront idéales pour le voyage, elles sont légères et aérées, parfaites pour les régions chaudes ! »

Ma mère a souri. On était si bien tous les trois dans ce magasin de sport.

Tout cela est loin maintenant.

loli prend ma main, je sursaute et redescends dans ce monde impitoyable. Son regard me bouleverse, jamais je ne me lasserai de ses yeux, ils racontent une histoire, son histoire, leur histoire. Derrière nous, l'usine se dresse comme maîtresse de notre avenir. Avenir auquel nous n'obéirons pas, plus jamais !

J'inspire profondément, serre encore plus fort la main de loli.

J'ai des chaussures de champion comme aimait le dire mon père. Des chaussures super rapides comme s'est amusé à le souligner mon grand-père. Je n'ai rien à craindre !

Invincible ou pas. Je tente le tout pour le tout.

Serrant encore plus fort la petite main de loli, d'un bond puissant je commence à courir. De foulées en foulées, j'accélère la cadence. Je veux que loli connaisse une vie heureuse. Je veux l'emmener loin, très loin.

Le bruit de nos pas sont les seuls bruits que j'entende. Ils envahissent mon esprit et ne me quitteront pas avant que j'accomplisse ma mission :

Sauver tous ces enfants de leur tragique destin.

Je me retourne. Heureux de voir que quelques enfants nous suivent. Maintenant certains crient leur joie et leur espoir ! D'autres restent silencieux... Je les comprends, tout cela est trop beau pour être vrai ! Ils osent à peine imaginer qu'ils sont en train de fuir ! Fuir leur pire cauchemar! Fuir leur vie ! Moi non plus je n'en reviens pas, bien que je ne considère pas cette vie comme ma vie, qui elle est restée auprès de mes parents, dans mon monde à moi, je me suis attaché à ces enfants. Je crie « loli, je veux rester avec toi pour la vie » et j'accélère encore. Peut-être que des hommes nous suivent, voulant nous ramener de force à nos obligations mais je ne me retourne pas. Pourquoi me retourne-je alors que ce que je désire au plus profond de mon cœur se trouve encore loin devant nous... La liberté !

Nous courons vite, je m'essouffle, le rythme est intenable. A plusieurs reprises, je trébuche dans les hautes herbes. Ma vue se trouble. Je vois de grosses

tâches noires partout autour de moi. J'ai comme l'impression de sortir de mon propres corps. Je ralentis, juste un peu pour ne pas inquiéter loli qui tient toujours ma main, elle a placé en moi tous ses espoirs et je me dois de ne pas la décevoir. Mon cœur bat vite, très vite. Je me sens à la fois plus vivant que jamais et mourant. Comment est-ce possible de ressentir ces deux sensations pourtant si contradictoires ?

- Mon chéri !

Je n'en reviens pas, c'est la voix de ma mère, elle me serre dans ses bras, je reconnais son parfum.

J'ouvre les yeux. Elle a l'air fatiguée comme si elle ne dormait plus depuis plusieurs semaines. A côté d'elle mon père, lui, semble à sa façon, reprendre son souffle après des jours d'apnée.

- Nous étions si inquiet fiston, ça fait plaisir de revoir tes beaux yeux ! dit-il avec son habituel ton moqueur.

- Où est loli ? M'écriai-je soudainement paniqué.

- loli ? Qui est loli ?

Comment ça pas de loli ? Impossible ! Mes repères s'envolent avec le souvenir d'une fillette aux yeux rieurs. Autour de moi, tout tourne si vite, je n'arrive pas à comprendre ce qu'il se passe. Me revoilà perdu.

-Tu dois être encore un peu sonné mais ça va aller. Appelle une infirmière, Thomas, dis lui que notre fils est enfin conscient. »

Sous l'ordre autoritaire de ma mère, mon père quitte la pièce.

Elle me regarde comme un objet perdu depuis longtemps qu'on retrouve enfin. Profitant de ce moment où nous sommes seuls, elle me raconte ce qu'il s'est passé :

Selon elle, nous prenions l'avion pour Les Phillipines où ma mère a de la famille, quand notre avion a eu un problème technique qui nous a obligé à faire escale au Bangladesh. Dans les turbulences de l'atterrissage non prévu, je me serai cogné la tête contre un siège. Rapatrié en France de toute urgence, je demeurais dans le coma depuis plusieurs jours.

Cette version de faits est donc la réalité... Pourtant ce que je pensais vivre ces derniers jours semblait si réel. Il y a tant d'odeurs, d'images gravées a jamais dans ma mémoire, je sens encore la chaleur du soleil, la moiteur du vent chaud sur chaque partie de mon corps... et ces prénoms d'où viennent-t-ils. Je n'ai que onze ans, je ne me savais pas si imaginaire...

Ma mère me dit qu'elle a une poussière dans l'œil, et qu'elle doit sortir prendre l'air. La porte se referme derrière elle. Je suis seul, de nouveau et mes pensées m'assaillent déjà. Je les laisse m'emporter le plus loin possible, je crois que j'essaie de retrouver loli et tous les autres enfants qui, j'ai fini par le comprendre, ne vont pas à l'école, jamais.

Le mouvement d'une silhouette me fait revenir à la raison, un homme se tient devant moi, je ne suis pas seul. Ses rides et son air fatigué, me font penser qu'il est assez âgé. Il me regarde intensément. Il porte une blouse avec un badge où est écrit « association *une histoire, un sourire* » et un autre où son prénom est indiqué « Barnabé ». Il s'approche encore et dit avant de quitter la pièce.

-Mon histoire t'a plu ?

Je souris bêtement, son accent est amusant.